

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 8 MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

—Oh ! maman, tu te trompes, tu verras.
—Je le souhaite de tout mon cœur !
—Et tu aimeras Julien, tu l'aimeras.
—Oui, je l'aimerai, je le veux bien, mais... ne t'entretiens pas d'illusions, je te le répète. Enfin, tu me dis que M. Rémondet se propose de venir demander ta main prochainement.
—Demain, mère.
—Demain, soit, il fait bien, car il coupe court de cette façon à une situation entre vous deux extrêmement délicate, qui ne pouvait se prolonger sans janger pour toi.
—Que lui dis-tu ? que lui répondras-tu, mère ?
—Fort peu de choses, ma fille. Je lui dirai que je ne m'opposerai pas à ce mariage, mais que, rêvé en dehors de moi, je ne puis lui prêter que le concours de ma neutralité et de ma bienveillance. Quelle que soit la résolution de ton père, je m'y soumettrai et je t'engage, ma chère fille, à t'y soumettre également.
—Oh ! mère, je ne serai jamais à un autre qu'à Julien.
Et Marguerite se mit à pleurer, Thérèse s'attendrit, l'attira sur son cœur.
—Voilà bien les premières larmes que de ma vie je t'ai fait verser, dit-elle. Quand l'amour frappe à la porte d'un cœur, la souffrance se glisse toujours derrière lui.
Et elle soupira. Le lendemain, Julien Rémondet, en grande tenue, mais un crêpe au bras, se présentait à Malpalu. Il faisait passer sa carte à Mme de Pontalès. Celle-ci le reçut aussitôt. Elle l'attendait. Il entra au salon qu'enveloppait une demi-obscurité entretenue par les persiennes closes et les lourds rideaux retombants. Il ne vit pas tout de suite Thérèse, mais à un mouvement qu'elle fit, il la distingua. Il s'approcha vivement, et tout à coup, dans un abandon charmant, plein de grâce et de juvénile franchise :
—Madame, Marguerite a dû tout vous dire ?
—Oui, monsieur.
Alors il se mit à genoux devant la mère malade :
—Madame, je l'aime et elle est toute ma vie. J'ai mal fait de l'aimer et de lui dire et je vous demande de me pardonner.
—Relevez-vous, monsieur, dit Thérèse.
—Oh ! madame, votre pardon, je vous en prie, votre pardon.
Elle lui tendit la main en souriant. Et comme il allait parler, elle ne lui en laissa pas le temps :
—Oui, Marguerite ne m'a rien caché ! Et je l'ai blâmée, monsieur, d'avoir depuis longtemps manqué de franchise envers sa mère. Depuis longtemps, j'aurais dû tout savoir.
—Oh ! madame, elle ne vous a donc pas dit que nos rendez-vous, les rencontres que le hasard nous ménageait, nos promenades, nos jeux et nos conversations, tout cela était d'un frère avec sa sœur ? C'est hier seulement, madame, et pour la première fois que l'aveu de notre mutuel amour nous a échappé, et c'est hier aussi, pour la première fois peut-être, que nous avons compris que notre affection d'enfance avait changé de forme et que nous nous aimions.
—Hier ! dit-elle avec un doute.
—Oh ! madame ! fit-il seulement, le regard plein de reproches, en voyant qu'elle hésitait à le croire. Alors il fallut qu'elle entendit, pour la seconde fois, le récit déjà fait par Marguerite. Et quand il eut terminé, la mère, silencieuse, pensait :
—Ils s'aiment noblement et ardemment. Il

est trop tard maintenant pour s'opposer à leur amour.

Et ses yeux se firent plus doux en rencontrant les yeux de l'officier.

—Madame, dit-il, aurai-je la douleur de vous entendre me refuser l'espoir de vous appeler ma mère ?

—Non, monsieur, je ne vous causerai pas cette tristesse, mais...

—Mais ? interrogea-t-il.

Le délicat visage de Mme de Pontalès s'assombrit. Elle pâlit ; on aurait dit qu'elle allait s'évanouir.

—Ma volonté est peu de chose dit-elle à l'officier, et mon alliance ne vous servira pas. Il faut que vous obteniez le consentement de M. de Pontalès.

—Quel jour l'attendez-vous ?

—Ce soir, ou, au plus tard, demain de bonne heure.

—Je dois partir dès aujourd'hui et rejoindre mon régiment.

—Où tenez-vous garnison ?

—A Vendôme.

—Ne pouvez-vous obtenir une prolongation de congé ?

—Il est trop tard.

—Cependant, monsieur, il est de votre intérêt, j'ajouterai même qu'il est de toute nécessité que vous voyiez mon mari.

—Je puis obtenir quarante-huit heures et revenir dans quelques jours.

—C'est bien. M. de Pontalès sera au château et mon fils avec lui. D'ici là, monsieur, je ne puis que vous dire bon courage.

—Me permettez-vous d'espérer, madame ?

—Je ne l'ose pas, monsieur.

Il salua et partit, très perplexé. Certes, il ne voyait pas en Thérèse une ennemie. Elle adorait sa fille. Et puisqu'il était aimé de Marguerite, c'était une recommandation suffisante pour le cœur d'une mère. Mais les réticences de Mme de Pontalès l'inquiétaient. Il était sombre en quittant Malpalu et si préoccupé qu'il ne vit pas Marguerite qui l'attendait près du parc.

—Eh bien ? dit-elle en se montrant.

Il lui fit part de ses craintes. Elle aussi était inquiète ; les paroles de Thérèse bourdonnaient toujours dans ses oreilles. Un gros nuage noir montait à l'horizon bleu de sa vie : l'arrivée de Pontalès et d'Antoine. Et comme elle voyait Julien attristé, elle lui jeta le mot qui est la consolation de toutes les douleurs.

—Je vous aime ! confiance !

Pontalès était le lendemain à Malpalu. Et deux jours après, Antoine, revenu des Indes, arrivait de Marseille où il était débarqué. Une lettre de Julien à Mme de Pontalès avertissait de son arrivée pour le dimanche suivant. Elle le dit à Marguerite.

—Crois-tu, mère, dit la jeune fille, qu'il ne serait pas bon de parler à mon père ? Si Julien lui adresse sa demande à l'improviste, il risquerait fort d'éprouver un refus.

—Tu as raison, mon enfant, je lui parlerai.

—Quand ?

—Dès ce soir.

Les événements qui avaient amené la mort du général Cheverny s'étaient passés quelques semaines auparavant, mais Pontalès ne s'était pas encore relevé de son abatement physique et moral. Il se reprochait cette mort comme étant son œuvre et il rougissait au souvenir de sa lâcheté qui avait causé cette mort. On comprendra, dès lors, quelle fut sa surprise, et surtout sa douleur, lorsque Thérèse s'ouvrit à lui et lui confia le doux secret du cœur de Marguerite. Pontalès aimait beaucoup sa fille. Mais il ne l'avait jusqu'à présent considérée que comme une enfant. Et voilà soudain qu'elle se révélait jeune fille et femme ! Il en fut atterré. Il essaya de se tromper lui-même et de rassurer Thérèse.

—Elle prend pour de l'amour ce qui n'est que de l'affection, du souvenir. Elle ne l'aime pas. Elle l'oubliera.

—J'en doute, mon ami.

—Comment avons nous pu, sans nous en apercevoir, laisser se développer cette camaraderie ?

—Qui se serait douté que cette amitié dégénérerait en amour ?

—Cela est fâcheux, très fâcheux.

—Ta volonté sera la mienne, mon ami. J'ai prévenu Marguerite que je n'essayerais pas de résister à tes ordres. Cependant permets-moi, une fois pour toutes, de te faire remarquer que M. Julien Rémondet est un jeune homme qui me semble d'une intelligence très élevée. Il est pauvre, c'est vrai, et c'est à vrai dire le seul obstacle. Mais ne sommes-nous pas riches ? Et ne t'ai-je pas entendu dire cent fois que, lorsqu'il s'agirait de marier notre fille, tu ne regarderais pas à la fortune de ton gendre, tu ne t'occuperais que du bonheur de Marguerite ?

—C'est vrai, je l'ai dit.

Et sourdement, comme à lui-même :

—Mais depuis, les choses sont bien changées.

Mme de Pontalès l'entendit, mais ne pouvait comprendre.

—Quoi donc, dit-elle, et que se passe-t-il ?

—Je t'ai laissé ignorer ma situation, ma chère Thérèse, parce que je ne voulais pas te faire partager mes chagrins. Puisque l'occasion s'en présente aujourd'hui, et puisque, du reste, je crois le danger conjuré, je puis tout te dire.

—Tu m'effrayes.

—Nous avons été à deux doigts de la ruine.

—Et je n'en ai rien su !

—A quoi bon ?

—Je t'aurais consolé ! je t'aurais rendu courage.

—Heureusement, un ami m'est venu en aide, et cet ami, je dois te dire son nom, afin que dans tes pieux souvenirs, tu lui voies une reconnaissance éternelle.

—Qui donc ?

—Le général de Cheverny. Il m'a sacrifié la presque totalité de sa fortune. J'ai fait face aux dangers les plus pressants, les plus redoutables. Aujourd'hui ma situation a reconquis sa solidité et quelques années heureuses me rendront ce que j'ai perdu et me permettront de m'acquitter envers le fils de Cheverny. Mais, en ce moment, ma chère Thérèse, nous ne vivons que du présent et sans aucune réserve. Marier Marguerite sans dot, c'est révéler cette situation momentanément embarrassée. Cela ne se peut. Et la marier avec la dot que nous lui destinions, cela ne se peut non plus, puisque cette dot n'existe pas...

—M. Julien Rémondet attendra.

Pontalès secoua la tête.

—En mourant, Cheverny m'a révélé un secret. Georges son fils aime notre fille, et n'a pas de plus ardent désir que de l'avoir pour femme, et Cheverny m'a demandé pour Georges la main de Marguerite. Je la lui ai promise.

—Pauvre enfant ! soupira la mère.

—Pouvais je refuser ?

—Non.

—Le mariage de Marguerite avec M. Rémondet est donc impossible. Tu le vois. Veux-tu te charger de lui expliquer.

—Soit. Mais tu recevras M. Rémondet quand même ?

—Certes. En d'autres temps, en d'autres circonstances surtout, je n'aurais élevé aucune objection.

Quand Mme de Pontalès fut avec sa fille, elle l'embrassa à plusieurs reprises, avec plus de tendresse que d'habitude et la prit dans ses bras. Mais Thérèse était si émue que Marguerite eut le soupçon d'un malheur et fut secouée d'un frisson.

—Parle, mère, parle !

—Ma pauvre enfant, je te l'ai dit, la souffrance est toujours dans le cœur avec l'amour. Es-tu prête à souffrir ?

Tout de suite Marguerite eut de grosses larmes dans les yeux.

—Mon père t'a répondu ?

—Il ne veut pas entendre parler de ce mariage.

Les larmes jaillirent. Thérèse sentit que Marguerite s'alourdissait dans ses bras. Son visage était devenu pâle comme un linge. Elle défaillait. Thérèse n'eut que le temps de l'allonger dans un fauteuil. Elle serait tombée. Et la mère murmura, en lui donnant des soins, tout en pleurant, elle aussi :

—Que faire ?

Sans doute qu'elle ne trouvait rien, car elle secouait obstinément la tête, à chaque pensée.